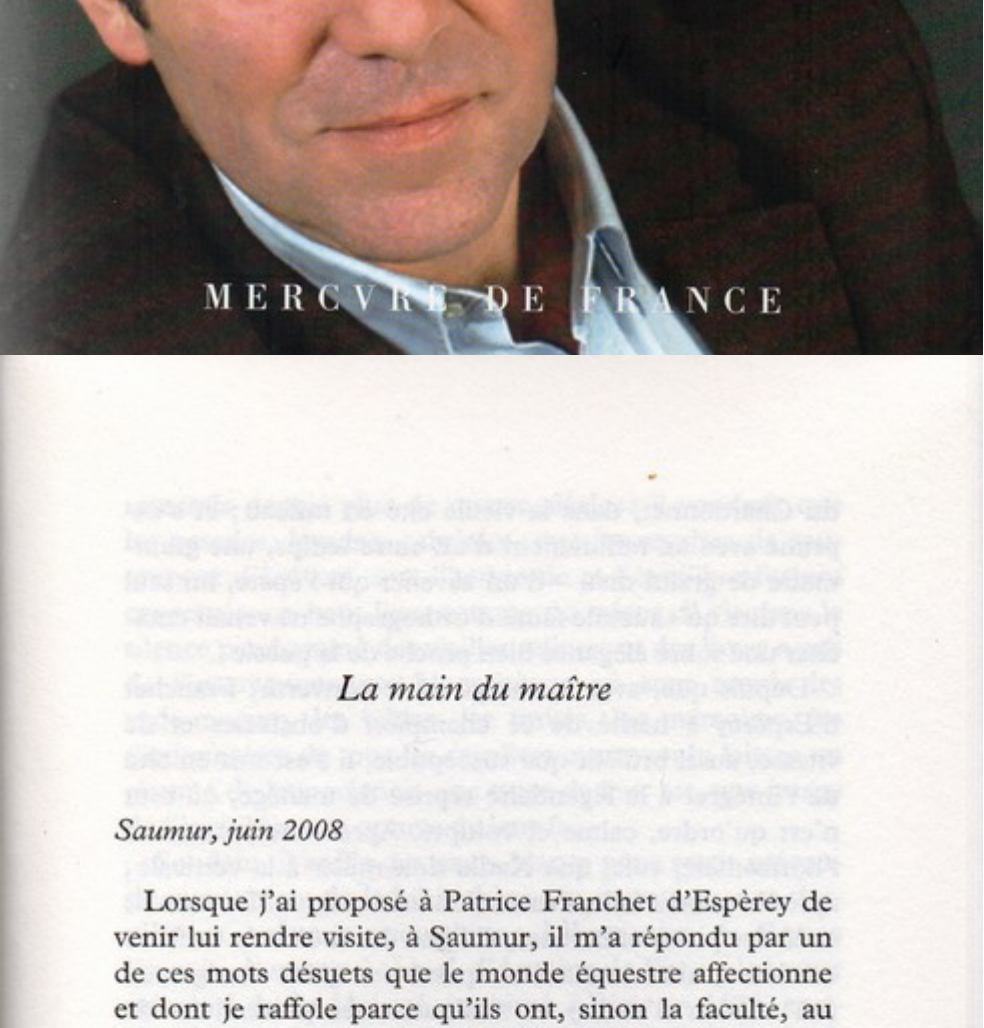


## Les livres ont un visage



MERCURE DE FRANCE

### La main du maître

Saumur, juin 2008

Lorsque j'ai proposé à Patrice Franchet d'Espèrey de venir lui rendre visite, à Saumur, il m'a répondu par un de ces mots désuets que le monde équestre affectionne et dont je raffole parce qu'ils ont, sinon la faculté, au moins l'illusion d'exprimer l'inexprimable : « D'ici là, je vais *amignonner* mon cheval. » (Federico Grisone, gentilhomme napolitain de la Renaissance, en piquait plutôt pour le séduisant verbe « mignarder ».)

Son cheval, c'est Katiki, un réformé des courses auquel il s'applique, jour après jour, à enseigner les lois fondamentales de l'équitation classique, un crack d'Auteuil qu'il initie, avec une patience d'ange, aux airs d'école. Ce joli pur-sang lui a été offert, comme on lance un défi, par le général Pierre Durand. À soixante-dix-sept ans, l'ancien écuyer en chef habite aux portes de Saumur, à Vivy. Il monte dès potron-minet sans la selle de velours amarante mais selon son principe : « Mettre un cheval en équilibre et l'y maintenir sans effet de force » ; relit Xénophon, La Varende, et Paul Morand ; regrette l'époque où le Cadre noir donnait encore ses carrousels sur la carrière

229

du Chardonnet, dans la vieille cité en tuffeau ; et s'exprime avec un raffinement d'un autre temps, une grammaire de grand dieu – d'un cavalier qui l'épate, lui seul peut dire qu'« aucune faute d'orthographe ne venait entacher une sobre élégance bien proche de la poésie ».

Depuis que, avec la charge de le convertir, Franchet d'Espèrey a hérité de ce champion d'obstacles et de vitesse, aussi brûlant que susceptible, il s'est mis en tête de l'intégrer à la légendaire reprise de manège, où tout n'est qu'ordre, calme et volupté. Après une jeunesse à l'horizontale, voici que Katiki doit mûrir à la verticale ; après la course folle, l'ascension méthodique. Désormais exilé des pistes enherbées, éloigné des foules de turfistes en délire, abandonnant au passé ses gains vertigineux (un million d'euros) et abdiquant ses prétentions de galopier, le cheval se recueille sur la colline inspirée afin de s'élever, dans la basilique angevine des disciples de La Guérinière, vers le ciel de l'art. Somme toute, c'est un parcours très spirituel.

Lorsqu'il ne monte pas Katiki, Patrice Franchet d'Espèrey règne, en tenue d'écuyer du Cadre noir, sur le centre de documentation de l'École nationale d'équitation. L'homme est maigre, habité, plus habité encore d'être maigre. On dirait un personnage d'une nouvelle de Paul Morand. Il parle de son métier avec une rigueur militaire et de sa passion avec une exaltation mystique : « Le mouvement des trois allures m'est comme une nourriture sacrée et électuaire. » Ce jour-là, il travaille à la rédaction d'un long plaidoyer pour convaincre l'Unesco d'inscrire le Cadre noir au patrimoine immatériel. Il craint en effet que disparaisse un art équestre

230

transmis depuis plus de quatre siècles ; il voudrait que les pesades, levades, cabrioles, que les reprises de sauteurs et d'écuyers, que l'harmonie et l'équilibre fussent conservés, en haut lieu, comme un trésor. Il vit dans le silence parcheminé des vieilles reliures et des livres neufs de l'impressionnante hippothèque où sont rangés les vade-mecum, les bibles, les traités, les mémoires, les dictionnaires de tous les cavaliers ayant voulu laisser un résumé de leur science, une trace de leur art, une image de l'invisible, une enfilade de leur foi.

Soudain, il enfile des gants blancs pour sortir précautionneusement de la bibliothèque et me montrer sa dernière et coûteuse acquisition : *L'Instruction du Roy en l'exercice de monter à cheval*, d'Antoine de Pluvinet, écuyer principal de Sa Majesté, imprimé à Paris en 1625, enrichi de grandes figures en taille-douce, augmenté de notes manuscrites dans les marges et relié dans un vélin qui a l'inquiétante apparence d'une peau humaine parcheminée. Une somptuosité ensommeillée qu'il caresse avec amour et couche ensuite dans un linceul de coton.

À la manière des chevaux, Patrice Franchet d'Espèrey vient de se rassembler. Il était temps. Toute sa vie, il l'a mise dans un livre ardent sur l'héritage et la transmission, qui s'intitule *La Main du maître*. Il y est question d'équitation, mais la relation entre le professeur et le disciple décrite ici et l'idée de gratitude qui s'en dégage valent pour toutes les disciplines. On pense à une version cavalière de *Tous les matins du monde*. Le Sainte-Colombe retiré du monde pour effleurer l'absolu avec sa viole de gambe s'appelle René Bacharach. Il fut son élève de 1970 à 1991. Dernier grand écuyer bauchériste du xx<sup>e</sup> siècle,

231

disciple du capitaine Beudant, découvreur et traducteur de Nuno Oliveira, n'ayant que mépris pour les vanités de ce monde, Bacharach travailla sans relâche à la légèreté, donna à ses chevaux la liberté d'exprimer leurs émotions, monta dans la justesse et la grâce jusqu'à ses quatre-vingts ans, et rédigea des précis d'équitation où perçait une admiration folle pour le grand œuvre de Mallarmé. « Il arrivait en 2CV dans un manège, se souvient l'apôtre aux cheveux gris, et là, nous revivions, à cheval, dans l'Italie du xvi<sup>e</sup> siècle. C'est lui qui m'a appris à tenir les rênes avec une main invisible, comme si elle serrait une éponge sans en exprimer l'eau, comme si elle gardait en son creux, sans l'étouffer, un oiseau. »

Tandis qu'on bavarde se déroule dehors, en plein soleil, dans les deux concours complets de l'École, l'épreuve de dressage d'un concours complet ; les mains sont dures, les aides tempétueuses, les visages crispés, les brides trop serrées, les chevaux encapuchonnés et en arrière des jambes. Franchet d'Espèrey soupire. Il y a si loin de la technique à la beauté, du crayonné au tableau. Ancien skipper issu d'une grande famille d'armateurs bretons, dont la devise est « Liberté sans frein », devenu écuyer à Saumur, il est passé des hautes vagues au galop chaloupé. Il prétend qu'il a gagné en volupté. Outre les secrets de sa monte et une magnifique bibliothèque (où sont protégées de l'usure par des boules de lianthère qu'est trône *Précéptes du cavalier français*, de Salomon de La Broue, paru en 1593), René Bacharach lui a légué une morale de l'humilité et de la fierté mêlées, un usage de l'autorité douce, le goût de lire et d'écrire. Lire pour apprendre, écrire pour

232

se comprendre. Mais aussi apprivoiser le temps et fixer l'éphémère.

Depuis 1971, date à laquelle il a commencé à consigner les principes de son maître, Franchet d'Espèrey a gardé l'habitude de noter sur de petits carnets ses propres réflexions, ses doutes, ses tâtonnements, ses fautes, ses succès, et de tenir, à la manière de don Juan, la liste éloquent des chevaux qu'il a passionnément aimés et ne veut pas oublier. Il y a recopié certaines lettres qu'il a envoyées à Bacharach. L'une d'entre elles est pleine de désirs inassouvis : « Comment les chevaux comprennent-ils ce que nous voulons dans le fatras de nos incohérences ? Je voudrais posséder un tel tact qu'elles disparaîtraient entièrement du moindre de mes actes. » Le maître s'est contenté de lui répondre avec une phrase d'oracle : « Je vous ai indiqué la voie de la légèreté, vous trouverez. »

Son ouvrage savant tient à la fois du recueil de souvenirs, du récit de formation, du précis de haute école, du livre d'histoire – celle de l'équitation, de la Renaissance à nos jours –, de l'exercice d'admiration pour La Guérinière, Baucher, Bedant, et de l'essai philosophique. « Ce qui m'arrive est étrange. Certains lecteurs me prennent pour mon livre. Ce n'est pas juste. Il est de moi, certes, mais il n'est pas moi, il est hors de moi. Avez-vous déjà subi cet effet miroir ? » me demande-t-il. Je le rassure. Dans *La Main du maître*, on apprend en effet que la relation homme-cheval s'apparente à de la maïeutique – « L'accès à une vérité intérieure se manifeste par une conduite de joie, tant de la part du cheval que de son cavalier » – et l'exigeant art de monter à celui de vivre. Calme, en avant, droit.

233

La maxime du général L'Hotte, désormais devise du Cadre noir, est inscrite sur le mur du petit manège où enfin Patrice Franchet d'Espèrey, après avoir mis son képi galonné et ses éperons dorés, me présente Katiki, en filet simple. Le cheval est frémissant. L'écuyer lui demande peu, le récompense beaucoup. Ordres et caresses. Pas, trot, galop, quelques reculiers et appuyers, un léger et lent piaffer, des déplacements des hanches, rien de plus. Tout se déroule dans le calme de la confiance, le plaisir de la décontraction. Ni l'un ni l'autre ne précipitent. Mais le chemin va être long pour que le buveur de vent se plie à l'ordre de la prière.

Quand il quitte les hauteurs verdoyantes de Terrefort, siège venté de l'École nationale d'Équitation, et le box de Katiki, Patrice Franchet d'Espèrey, glissant insensiblement de l'Anjou à la Touraine, rejoint son village de Seuilly, où naquit François Rabelais et guerroya Jean des Entommeurs. Il m'assure que « des forces telluriques courent sous cette terre ». Mais plus qu'à l'auteur de *Pantagruel*, c'est à son maître disparu qu'il pense en marchant le long des vieilles ruelles pavées, au milieu des vignes, dans les peupleraies, ou en méditant au fond des grottes troglodytiques, au pied de l'abbaye et derrière ses fenêtres à meneaux. À ce René Bacharach entré grâce à lui dans la légende des centaures et pour qui « le grand art transmis n'était ni dans les airs relevés ni dans les airs près de la terre, mais dans l'art d'avoir l'air de ne pas y toucher ».